

Nous l'avons vu, il y a donc un certain nombre de conditions qui président à la possibilité de la reconnaissance, à travers l'assomption de son image par le sujet, comme Moi Idéal. L'image du Moi, précisément parce qu'elle est image, le Moi est Moi Idéal: voilà qui souligne d'emblée le caractère de leurre de l'image spéculaire, j'aurai l'occasion d'en reparler.

Je vais revenir sur certaines de ces conditions que Fulvio n'a pas évoquées, notamment le rôle décisif qu'y tient la mère, ainsi que la mise en place du fantasme par laquelle le sujet va être articulé à son désir. Je dis "son" désir, car le désir de l'Autre, dans la mesure où il y a cette conjonction radicale première du corps de l'enfant et du désir de l'Autre et que sa toute-puissance est par ailleurs effectivement impliquée par la dépendance du premier âge, le désir de l'Autre, donc, c'est d'abord essentiellement la mère. On verra en quoi cette toute-puissance pourra ou non être perçue par l'enfant comme entamée et ce qui tempèrera, ou pas, la conjonction radicale dont je viens de parler.

Je dirai aussi un mot sur l'angoisse. Mais je voudrais d'abord refaire un point sur l'aliénation constitutive du sujet et sur ce qui distingue le Moi Idéal de l'Idéal du Moi.

Il y a donc cette antinomie fondamentale de $i(a)$ et de $i'(a)$ que Lacan relève comme "le divorce existentiel où le corps s'évanouit dans la spatialité" puisque dans le schéma optique $i(a)$ n'apparaît pas à gauche, dans l'espace réel, mais n'est accessible qu'à partir de $i'(a)$, dans l'espace virtuel. L'image du corps n'a donc **pas de lieu propre** et ce n'est que **comme autre** que le moi se saisit. Le sujet n'a donc que peu d'accès à la réalité de son corps dont l'image n'est perçue comme unité formelle qu'au dehors et d'une façon anticipée (c'est ce que nous enseigne le stade du miroir). Lacan, séminaire sur l'identification, 30 mai 1962: «l'image spéculaire est une erreur (...) en tant que le sujet s'y mé-connaît (je souligne car c'est précisément sur cette méconnaissance que se fonde la possibilité de la reconnaissance, sans quoi l'image n'a pas de tenue et se délite, perd sa consistance) (...) et que pour autant que le sujet se trompe, il croit qu'il a en face de lui son image; s'il savait se voir, s'il savait, ce qui est la simple vérité, qu'il n'y a que les rapports les plus déformés d'aucune façon identifiable entre entre son coté droit et son côté gauche, il ne songerait pas à s'identifier à l'image du miroir. »

Je me suis demandée si on ne pourrait pas parler ici d'une double aliénation, à l'aube de la subjectivation, puisque le sujet se reconnaît dans un champ entièrement déterminé par le discours de l'Autre (l'espace virtuel) et que cette aliénation à son discours détermine la constitution et l'aliénation du Moi Idéal dans l'image de l'autre. Quoi qu'il en soit, le sujet (et son défaut d'être) est aliéné dans l'Autre (le grand) en a . La puissance de captation inhérente à l'image est située par Lacan en étroite corrélation avec ce défaut d'être du sujet. Si l'image polarise le narcissisme, c'est parce qu'elle constitue une compensation de l'impossibilité pour le sujet de saisir son être dans aucune présence. C'est pour cette raison que Lacan dira dans *Le sinthome* que "Le parlêtre adore son corps, parce qu'il croit qu'il l'a. En réalité, il ne l'a pas, mais son corps est sa seule consistance - consistance mentale, bien entendu, car son corps fout le camp à tout instant. »

Pour ce qui distingue le Moi Idéal de l'Idéal du Moi, je voulais apporter une petite précision. On l'a vu, la régulation de l'imaginaire repose sur l'intervention de la dimension symbolique (« Nul pas dans l'imaginaire peut-il franchir ses limites s'il ne procède d'un autre ordre? »)— puisque c'est elle "qui définit le plus ou moins grand degré de perfection, de complétude, d'approximation de l'imaginaire" - en l'espèce d'une instance-guide, l'Idéal du Moi, qui commande au sujet.

Pour en saisir le rôle, il s'agit de comprendre l'amour comme, nous dit Lacan, dans les *Ecrits techniques de Freud*, "un phénomène qui se passe au niveau de l'imaginaire, et qui provoque une véritable subduction du symbolique, une sorte d'annulation, de perturbation de la fonction de l'Idéal du Moi. L'amour rouvre la porte - comme l'écrit Freud, qui n'y va pas avec le dos de la cuillère - à la perfection." L'Idéal du Moi peut donc venir se tenir au niveau de la captation narcissique du Moi Idéal. Si l'on suit le *modus operandi* de Freud qui partait du pathologique pour définir les processus psychiques à l'oeuvre chez le sujet dit "normal", le paradigme de l'amour (que Stéphane Thivierge qualifierait de "pathologiquement normal") révèle que l'Idéal du Moi assume auprès du Moi Idéal l'emploi de "garde-fou", en tant qu'il vient modérer ses aspirations.

Dans la "Remarque sur le rapport de Daniel Lagache", Lacan apporte une distinction décisive, quoique nuancée, entre ces deux instances, tout en les tenant l'une et l'autre pour des **mirages**. L'Idéal du Moi est à considérer comme "**modèle**" tandis que le Moi Idéal, nous dit Lacan, relève de "l'aspiration, ô combien, pour ne pas dire rêve". Je vous épargne les "latinerie" de l'étymologie du mot "modèle" qui aboutissent à l'idée de "mesure" (« modèle » vient du latin populaire *modellus*, variante du classique *modulus* et diminutif de *modus* « mesure ») . Donc l'Idéal du Moi, comme mesure, indique une limite là où le Moi Idéal, comme rêve, renvoie à une des deux "marraines sinistres installées au berceau du névrosé" ("Les complexes familiaux") : "*l'impuissance et l'utopie*". Je me suis d'ailleurs parfois référée à une des ses deux marraines sinistres - utopie - pour dire à mes patients, face à une des occurrences qui revient très souvent dans la clinique - la peur ou le sentiment de "ne pas être à la hauteur" - qu'Utopie n'est pas une destination mais une direction. Je trouve que cette idée recouvre parfaitement ce qu'il en est de la différence entre le Moi Idéal et l'Idéal du Moi. Dans le séminaire sur *Le transfert*, Lacan éclaire cette distinction en recourant à l'analogie de la voiture du fils à papa, à partir de laquelle on peut parler d'idéal de voiture et de voiture idéale. L'idéal de voiture aiguise l'invention d'une voiture de plus en plus perfectionnée et la voiture idéale en est sa réalisation. Toujours face à cette occurrence du « pas à la hauteur », il m'est aussi arrivé de citer Romain Gary, sur lequel j'ai longuement travaillé, dans *Clair de femme*: "C'est trop haut pour moi, ta chute, tu tombes trop haut".

Venons-en à la mère, en tant qu'elle va déterminer les conditions de possibilité ou d'impossibilité d'identification de l'enfant au symbole, puis les modalités de l'identification à l'image spéculaire - puisque, nous l'avons vu, l'identification symbolique antécède l'identification imaginaire. Avant d'advenir, le sujet est d'abord **représenté pour** l'Autre, mais sur le mode d'absence qu'implique l'effet de tout symbole. Cette "place du sujet originelle" est donc une place vide mais nommée. La seule chose que l'enfant va pouvoir retrouver dans cette éliision (son éliision sous les signifiants qui l'ont d'abord appelé) qui le représente dans le discours de l'Autre, ce sont "les **marques de réponses** qui furent puissantes à faire de son cri appel", dans l'ordre de la demande.

Stéphane Thibierge reprend les commentaires de Lacan sur la position dépressive de Mélanie Klein. Dans son rapport au corps de la mère, ce à quoi l'enfant a affaire, c'est à "quelque chose qui se présente alors comme un **Un** au niveau de l'Autre, à savoir le corps maternel, le contenant universel." C'est dans ce rapport au corps de la mère que va s'ébaucher pour l'enfant la prémisse d'une unité. Mais d'une certaine manière, j'aurais presque envie de dire qu'il ne faudrait pas que la mère se prenne trop pour ce Un, de façon à ce qu'elle ne se présente pas à l'enfant comme "mère-toute".

Les marques de réponse que je viens d'évoquer, ce sont les "insignes", c'est à dire les traits symboliques primordiaux qui sont représentés à l'enfant par la mère et dont le retour et la répétition (c'est d'ailleurs dans cette répétition que le sujet va pouvoir identifier le trait unaire et s'identifier comme un en se décomptant, après avoir été d'abord compté puis s'être reconnu comme comptant) va ordonner pour l'enfant les premiers éléments de ce qu'il pourra reconnaître de la réalité.

Ce "tout pouvoir de la réponse", c'est le risque d'être assujetti au caprice de l'Autre maternel puisque, nous dit Lacan (*Les formations de l'inconscient*), "l'enfant s'ébauche comme assujet." C'est pourquoi il importe que la toute-puissance initiale de la mère puisse être perçue comme entamée par un désir porté ailleurs. Elle doit non seulement représenter qu'elle manque de quelque chose mais aussi indiquer en quoi ce manque se symbolise, c'est à dire renvoie à l'instance phallique.

Ce désir, en tant qu'il désigne un manque, indique aussi un point d'arrêt à la conjonction radicale du corps de l'enfant et du désir de l'Autre. Ce point d'arrêt, c'est le Nom-du-Père, tel que Lacan en donne la définition dans "D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose", à savoir: "La métaphore qui substitue ce Nom à la place premièrement symbolisée par l'opération de l'absence de la mère."

Cette opération de l'absence de la mère, j'ai eu envie de la rapporter à une phrase que j'ai notée en relisant le séminaire sur *L'angoisse*, en vue de cette intervention, c'est une phrase que je trouve remarquablement éloquente dans son apparente simplicité. Lacan dit: "La possibilité de l'absence, c'est ça, la sécurité de la présence." Cette place se symbolise dans la mesure où l'absence de la mère est effectivement opérante, c'est à dire rend possible que le sujet puisse y être représenté. Cette petite phrase toute simple de Lacan et la manière, très simple aussi, dont Stéphane Thibierge déplie le Nom-du-Père m'a subitement permis de comprendre en quoi, dans le fort/da, Lacan dit que la bobine, finalement, c'est le sujet!

On a vu avec Fulvio que l'objet a se situe au point de recoupement du corps et de sa représentation dans l'Autre. Entre ces deux termes (le corps et l'Autre), pas de synthèse possible, donc comme je le disais en introduction, pas de lieu propre pour ce corps qui, d'emblée, est représenté dans une structure de langage, au lieu de l'Autre (bien avant de se reconnaître dans son image, puisque l'identification symbolique antécède l'identification imaginaire).

Cette représentation initiale du réel premier du corps, en tant qu'elle ne peut pas trouver de terme dans une objectivité arrêtée, parce que la structure même du langage implique l'absence d'un référent dernier et donc un point d'irréductibilité et d'irreprésentabilité: c'est ça, l'objet a. Ce manque de référent dernier, l'objet a comme manque irréductible, donc, est le support premier et élémentaire de la relation du sujet à l'Autre, relation qui ne s'achève pas dans le registre de la demande.

Cet au-delà du besoin et de la demande fonde la dimension du désir, telle qu'elle est reçue par le sujet comme question portant sur ce "satané" désir de l'Autre. Je dis « satané » en référence au démon du *Diable amoureux* de Cazotte, quand Alvare l'invoque dans une grotte des ruines de Portici. "A peine avais-je fini qu'une fenêtre s'ouvre à deux battants - "la béance soudaine d'une fenêtre... puisque, nous dit Lacan, le fantasme se voit au-delà d'une vitre, et par une fenêtre qui s'ouvre. Le fantasme est encadré." - au haut de la voûte où s'encadre une tête de chameau horrible (...) l'odieux fantôme ouvre la gueule - cette gueule, c'est aussi bien « le grand crocodile dans la bouche duquel vous êtes » et qui peut refermer son clapet, parce que c'est ça, le satané désir de la mère, si le rouleau phallique en pierre, celui qui conjoint le désir à la loi, ne vous met plus à l'abris et que tout à coup ça se referme (*L'envers de la psychanalyse*). - **CHE VUOI?** Alvare fait front et retourne à l'Autre sa question: "Que prétends-tu, toi-même, téméraire, en te montrant sous cette forme hideuse?" A quoi la grande gueule répond humblement par une autre question: "Maître, sous quelle forme me présenterais-je pour vous être agréable?": pour me faire l'objet cause de votre désir, que me voulez-vous, comment me voulez-vous, et Lacan ajouterait: comment me voulez-vous concernant cette place du moi?

Cette question, c'est en réalité la question du sujet: si le désir de l'homme est le désir de l'Autre, c'est comme Autre qu'il désire, mais cela, le sujet ne le sait pas. Au "que veux-je" du sujet se substitue un "que veux-tu" adressé à l'Autre dont le sujet attend pourtant un oracle sur son propre désir. Donc la question du chameau-Belzébuth, c'est la question d'Alvare à l'égard de l'Autre, mais il ne le sait pas. C'est aussi en quoi, pour revenir au livre de Stéphane Thibierge, l'image du corps - je parle du corps spécularisé cette fois - , c'est la reconnaissance d'une forme investie comme une et idéale au titre de ce qu'elle **anticipe** de ce que l'Autre peut **attendre**, c'est une réponse en forme de leurre à la question énigmatique que le sujet reçoit de l'Autre: Che vuoi?

Alors, le fantasme, c'est justement cette question portant sur le point d'énigme où le corps est représenté dans l'Autre, en tant qu'elle détermine un impossible à reconnaître, parce que rien de localisable n'y répond dans le corps, c'est cette question, donc, qui est au principe de son agencement. Le fantasme a donc une fonction de protection, dans la mesure où il recouvre l'objet a, et se faisant fixe les limites de la reconnaissance.

Il ne peut se mettre en place (le fantasme) qu'à partir du moment où l'objet a est "rapporté" au symbole à partir du repérage du sujet en grand I. Je dis "rapporté" au symbole parce que l'objet a n'est pas symbolisable, seulement rapportable au symbole et c'est ce qui permet sa neutralisation (c'est à dire son refoulement, d'ailleurs le fantasme lui-même est refoulé) et c'est cette neutralisation qui permet, pour le sujet, à la faveur de son fantasme, une mise à distance relative de l'objet, puisqu'il va substituer une image à sa place. Donc a, l'objet du fantasme, n'a pas d'image, et l'impasse du fantasme du névrosé, c'est que dans sa quête de a, l'objet du désir, il ne rencontre que $i(a)$. Du coup, il me semble qu'il y a certainement une homologie entre le poinçon de la formule du fantasme et les parenthèses de $i(a)$.

C'est là qu'intervient l'angoisse, comme "seule traduction subjective de l'objet a", elle est liée "à ceci que je ne sais pas quel objet a je suis pour le désir de l'Autre." C'est ce qu'illustre génialement, je trouve, l'apologue du sorcier de la grotte des trois frères, Lacan revêtant le masque animal du sorcier, sans savoir lequel, face à une mante religieuse (pour rester dans le registre de la tétralogie de la mère) dont les globes oculaires ne reflètent pas l'image du masque.

L'angoisse - je ne distingue pas entre l'angoisse et l'inquiétante étrangeté, parce qu'elles se recoupent à l'occasion, même s'il n'y a pas d'angoisse sans inquiétante étrangeté mais qu'il peut y avoir de l'inquiétante étrangeté sans angoisse - se produit quand "le reste", "le cessible comme tel", "l'irreprésentable", bref tous les qualificatifs de l'objet a, vient se manifester à cette place prévue pour le manque qui, rappelons-le, n'est pas spécularisable et qui du coup, se présente au sujet dans l'ordre du non reconnaissable, quand vient au premier plan ce qui du corps ne s'imagine pas, puisqu'il n'y a pas d'image du manque, quand le a vient au premier plan, donc, alors que c'est précisément sa méconnaissance qui rend possible la reconnaissance, le sujet vacille.

Mais tant qu'il y a du fantasme, il y a de l'espoir! Ce que je décris-là est une atteinte du champ de la reconnaissance qui est déterminée par une levée ou une défaillance du refoulement, alors que dans les syndromes de Frégoli et de Capgras, il n'y a pas de refoulement, pas d'abris, pas de "maison de l'homme", pas de heim, pas de "place qui représente l'absence où nous sommes": le désir de la mante religieuse « n'est pas indiqué comme se prêtant à la symbolisation et il vient donc directement désigner l'objet a comme ce qui est requis dans le corps du sujet. Dans ce cas, le désir est ramené à une demande radicale et le sujet ne peut y répondre que par le morcellement indéfini d'un corps abandonné à l'Autre», il va "rentrer dans le giron" pour "retrouver l'objet maternel", dans l'alternative que présente le texte sur "Les complexes familiaux ».

Donc, il n'y a en fait qu'un seul commandement, il est lacanien et il vise la mère: « Tu ne réintégreras pas ta progéniture.», à quoi j'ajouterai, à l'attention de la progéniture que nous sommes tous: « tu te contenteras de répéter - puisque c'est le privilège du névrosé d'avoir un fantasme dont le refoulement détermine la répétition - ... ou de savoir y faire avec ton symptôme. »

